

filles et sur Christie de Clinthill, à genoux côte à côte, et leurs regards, leurs bras tendus vers lui.

Il étendit la main dans un dernier effort. Ces paroles s'envolèrent de ses lèvres :

—Ketty, mon enfant... et vous, Christie, mon fils, je vous bénis !

Puis son bras retomba, inerte, ses yeux se fermèrent... Il n'était plus !..

Un sanglot, appel désespéré ; déchirante, inutile supplication, secoua affreusement la poitrine de Ketty,

Ceux qui, assez jeunes encore pour sentir la souffrance aiguë, ont vu partir des êtres tendrement aimés, comprendront... .

Hélas ! pauvre vieillard, pauvre père si bon, mourir ainsi, loin de sa vieille et gaie demeure détruite en une nuit de deuil !

N'avoir pour couche dernière que la terre gelée, et au-dessus de lui que les arbres dépouillés de leurs feuilles et le ciel inclément de l'hiver !..

Il avait rendu le dernier soupir et il semblait à Ketty qu'il souffrait encore... qu'il avait froid !

Et, accablée, prostrée contre le corps privé de vie de celui qu'elle n'entendrait plus désormais, elle laissait couler le flot intarissable de ses larmes, ne sentant, ne voyant plus autour d'elle qu'une désolation infinie, sans limites ni espoirs !..

Christie joignit sur sa poitrine les deux mains déjà presque raides du vieillard.

Puis une inspiration pieuse venant à son esprit, il cassa deux minces branches de bouleau, les attacha en croix par un de leurs rameaux flexibles, et plaça cet emblème entre ses mains.

Ketty remercia son fiancé d'un regard reconnaissant.

Dans sa piété naïve, il lui semblait que le pauvre mort était ainsi moins abandonné.

Comme si le vieillard, avant de trépasser, avait vu dans l'avenir, les dernières convulsions de la tempête cessaient peu à peu.

Le ciel gris des pays du nord durant la froide saison se fondit même un instant, et un rayon de soleil, comme une joie posthume, vint éclairer, durant quelques minutes, les traits rigides du vieux meunier et les infortunés réunis près de lui.

Hélas ! triste journée pourtant que celle passée à ce chevet, dans la morne solitude des bois.

Christie, profondément affligé, eut voulu cependant arracher sa fiancée de ces lieux fatals.

—Nous partirons demain, prononça d'une voix affreusement brisée Ketty qui lut dans son esprit.

Le soldat, sans prononcer un mot, alluma un grand feu à quelque distance, afin d'attendrir la terre gelée.

Puis, saisissant l'outil qu'il avait emporté, il commença à creuser une fosse... .

De la sorte, le cadavre de leur père, n'était-il pas devenu le sien aussi ? ne serait pas la proie des bêtes fauves.

La nuit vient vite en hiver : dans les ténèbres noires et lourdes, l'angoissante, la lamentable veille commença.

Les reflets rouges de la flamme donnaient par moments aux traits du mort comme des illusions de vie.

Hélas ! illusions bien éphémères !

Le jour reparut enfin, le jour gai et blafard des heures de tristesse et de deuil.

—Allons, murmura Christie. Du courage, Ketty, ma fiancée, mon épouse. Il le faut !

Et soulevant dans ses bras le corps du vieillard, il le transporta vers la fosse.

Les larmes de l'infortunée petite petite meunière reprirent alors avec une nouvelle violence.

Christie avait placé une couche de bruyère au fond de la fosse ; il y étendit pieusement le corps et commença à le recouvrir ensuite avec d'autres plantes qu'il avait préparées, afin qu'il ne fût pas souillé par le contact brutal de la terre.

—Ah ! supplia Ketty, de grâce, laisse-moi l'embrasser une dernière fois !

Christie n'eut pas le courage de le lui refuser : les lèvres de l'enfant donnèrent encore une dernière caresse au front glacé du père près de disparaître à jamais à ses yeux.

Puis le fossoyeur improvisé, ayant, dans un élan pieux, ajouté son baiser à celui de Ketty, se hâta de recouvrir ce front, ces traits avec des fleurs desséchées des bruyères.

Ketty maintenant était abîmée sur le sol, priant et pleurant, son visage comprimé dans ces deux mains, afin de ne pas entendre le bruit sourd de la terre qui tombait dans la fosse.

Quand ce fut terminée, Christie de Clinthill planta profondément, dans le sol, une croix qu'il était parvenu à fabriquer.

—Grâce à ce signe, nous pourrions plus tard retrouver sa tombe, le jour où nous reviendrons ; riez ici, dit-il. Car nous y reviendrons !

Ils s'agenouillèrent à côté de la croix, à côté de la tombe.

—Et maintenant, partons, dit Christie de Clinthill en se redressant. Le père nous a unis. A dater de ce jour, nous sommes époux ; viens, Ketty.

—Adieu ! mon père ! Adieu, ou plutôt au revoir ! jeta la jeune fille, la jeune femme, dans un sanglot, près de se trouver mal.

Christie de Clinthill le soutint et ajouta :

—Adieu ! mon père ! Oui, nous reviendrons. Veuillez sur votre fille, veillez sur nous. Adieu !

Et ils s'enfoncèrent parmi les arbres, retournant une dernière fois, vers la tombe, leur visage inondé de larmes, au moment de la perdre de vue et de disparaître dans la fatale, dans l'immense et silencieuse plaine des Trépassés.

La morne et funèbre plaine où, selon l'intuition venu à son âme, le vieillard était resté, pour toujours !

La plaine des Trépassés, où les âmes errantes, dit la légende, guettent les voyageurs pour les coucher sous les bruyères.

CXXXVII. — L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Christie de Clinthill et Ketty continuent leur long, leur pénible voyage, souvent entravé par les obstacles que deux voyageurs dénués de tout, ainsi qu'ils l'étaient, rencontrer au sein de ces steppes désolées.

Laissons-les, pèlerins de l'éternelle et douloureuse vie, se rapprocher sous l'impulsion de la fatalité, de ceux qui ne les attendent pas.

Walter d'Avenel croit, en effet, son fidèle écuyer mort depuis longtemps !

—Sans cela, dit-il chaque fois que son nom est prononcé, il aurait trouvé quand même le moyen de me faire parvenir de ses nouvelles.

Christie de Clinthill ! C'était, avec le souvenir du courageux soldat, celui de l'enfant assassiné qui revenait aussi à son esprit.

Et dans la loisiveté absolue à laquelle le condamnait sa blessure, Walter y songeait sans cesse au milieu de la solitude mélancolique et douce qui l'enveloppait entre les grands bois du manoir de Claymore.

—Ellen, je vous envie, disait-il parfois à la fille de lord Merey, en voyant l'affectueuse et charmante Marguerite, la gentille fleur d'Ecosse, tendrement appuyée contre elle. Dans vos épreuves, vous avez au moins les ineffables caresses d'une enfant.

Et secouant sa tête dans laquelle quelques fils d'argent mettaient leur note apaisante :

—Hélas ! me voici, presque à l'automne de mon existence, pareil à un arbre stérile, dont le nom même s'éteindra.

Et regardant vers l'avenir :

—Ah ! la morne vieillesse qui s'écoule solitairement auprès de l'âtre, sans un sourire d'être aimé autour de soi, quand l'un des deux époux est parti et que l'autre n'attend plus que le moment de quitter à son tour une terre vide pour lui d'affections consolantes.

—Marguerite n'a-t-elle pas deux frères, noble chevalier, et depuis le jour où généreusement, vous avez promis de veiller sur elle, n'est-elle pas devenue votre enfant ?

—Mon enfant !... Une heure ne sommera-t-elle pas où vous me l'enlèverez ? C'est une fille, et vous nous direz que le temps est venu pour elle de se constituer à son tour une famille.

Marguerite, la délicate et caressante fleur d'Ecosse, les yeux emplis de vague, écoutait ces conversations, en devinant la signification plus qu'elle ne la comprenait.

Et s'approchant de Walter d'Avenel, de celui qui avait toujours été pour elle aussi bon qu'un père très aimant, elle s'appuyait alors contre lui, laissant le regard de ses yeux l'envelopper de ses innocentes effluves.

—Chère petite fleurette... Marguerite, ma fleur d'Ecosse, murmurait Walter en la baisant au front.

Et Marie d'Avenel, en contemplant ce tableau attendrissant, sentait un soupir apaisé monter dans sa poitrine.

—Ce serait une telle joie, murmurait-elle à Ellen, de les voir réunis, tout près l'un de l'autre, notre Marguerite... et notre Julien ! Plus âgé qu'elle de quelques années, il la protégerait, la défendrait : il serait son grand frère... son petit mari.

Son petit mari ?..

Ellen étouffait, elle aussi, un gémissement. Oui, l'âge arrivé, unir sa fille à Julien, assurer son bonheur, cela aurait été pour elle aussi une consolation après toutes les épreuves par lesquelles elle avait passé.

Mais, hélas ! c'était aussi le rêve irréalisable.

Entourée de toutes ces affections émuës, la fille de lord Somerset grandissait sans s'apercevoir que la tendresse d'un père avait manqué à son enfance.

Un père, n'en avait-elle pas un dans Walter d'Avenel, ainsi que le disait Ellen, un père infiniment indulgent et bon ?

—Petit papa aimé, venait-elle lui dire ce jour-là, voici l'humble bouquet que je viens de cueillir pour toi.